



# MOSSET FA TEMPS

## VACANCES MOSSÉTANES AU DÉBUT DU SIÈCLE



### JACQUES JOSEPH RUFFIANDIS

*A la suite de plusieurs visites que nous lui avons rendues dans son fief de Maury, Henri Ruffiandis, très obligeamment, nous a permis de prendre connaissance de plusieurs cahiers de souvenirs et de réflexions écrits - pour les premiers dans les années 1941 - 42 - par son père Jacques-Joseph Ruffiandis auteur, par ailleurs, du seul ouvrage relatif à l'histoire de notre village : "Mosset, vieille cité".*

*Tout aussi obligeamment Henri nous a autorisés à publier dans le Journal des Mossétans tout ou partie des faits relatés mettant en scène le jeune Jacques-Joseph, sa famille et son village natal. Voici donc, écrit dans un style que ne renierait pas le Marcel Pagnol de "La gloire de mon père", le premier épisode de ces souvenirs vécus dans les années 1906-1907 et remémorés en 1941.*

Jean Llaury

**Q**uand les vacances d'août arrivent, le paradis s'ouvre pour moi....

Le dernier jour de classe passé, les livres de prix reçus - car à cette époque bénie on nous distribuait en-

core des livres de prix au milieu des flonflons d'une musique militaire sur une belle estrade garnie de drapeaux, au milieu du square des Platanes - ma mère m'expédiait chez ses parents de Mosset.

On me confiait, en gare de Perpignan, à quelque voyageur de nos amis qui me convoyait jusqu'à Prades ; là je montais dans la vieille patache de Parès, le voiturier de notre vallée, ou sur le break du vieux Casimir, et en route pour le village natal.

Je ne me possédais pas, j'étais impatient, Dieu que ce voyage était long !! La vieille guimbarde grinçante s'arrêtait à Cattlar, à Molitg les Bains pour laisser souffler les bêtes, déposer le courrier et semer quelques voyageurs. Le voiturier se désaltérait d'un savoureux filet d'absinthe. Puis après Campôme, apparaissait la tour trapue du monastère de Corbiac qui appartenait à mes grands-parents paternels. La bonne maman et mes jeunes cousins venaient m'embrasser au passage. Bientôt le clocher de granit gris de Mosset se dressait dans la vallée de la Castellane toute verte, puis au tournant de la "Descargue" les gradins étagés du vieux village se développaient dominés par l'antique donjon du Marquis d'Aguilar. Je le revoyais chaque année avec une bien douce émotion, mon vieux village aux étroites ruelles tortueuses, en escalier, si favorables aux interminables parties de cache-cache, aux vieilles maisons si familières, où encore aujourd'hui chaque coin me raconte des heures joyeuses de mon enfance.

Au milieu des commères et des badauds accourus, affairés, au bruit des sonnailles, on descendait de la patache devant le porche en forme de cloître de la grande église dédiée à Saint Julien.

Ma grand-mère maternelle, qui avait un faible particulier pour le fils aîné de sa fille aînée, m'attendait, m'embrassait deux ou trois fois, me félicitait sur ma bonne mine et mes succès scolaires avec force exclamations patoises colorées qui me remplissaient de joie chaque fois et nous montions par la rue du "Pou" (puits) à notre vieille maison nommée "La Loge".

Là les gâteries commençaient : repas de lait, de jambon, de fromage de chèvre, de gelée de framboises.

Ah ! les fromages de ma grand-mère, la "Mare vel-

le" (vieille maman) comme nous l'appelions tous, ils étaient célèbres dans toute la vallée ; fabriqués avec le lait de ses chèvres, ils étaient séchés dans un grand panier garni de paille qu'elle suspendait tout l'été à l'ombre des basses branches d'un grand houx aux baies écarlates qui s'élevait à côté de notre "Cortal". Cette bergerie appelée par les uns "Rocamagnou", par d'autres "las Joules", je la revois encore au milieu des chaos granitiques des montagnes de la Serre, vers Sournia. J'y passais mes deux mois de vacances comme un jeune poulain en liberté, mon seul travail consistant à garder les deux vaches du grand-père, vaches dociles qui se gardaient bien toutes seules..

Le lendemain de mon arrivée à Mosset, de bon matin, on mettait le bât au grand âne gris qui était hargneux en diable, mais tolérait toutes mes fantaisies me jugeant sans doute indigne d'une colère d'âne. On calait sur le bât, avec une corde de crin, deux grands sacs de toile bise pleins de provisions pour la semaine : grosses miches rondes de pain gris cuit dans notre four de la Loge, sucre, sel, légumes, fruits et "Hi ! bourrou ! ", en route pour le cortal.

Nous franchissions le Portal de Coume Gelada, ancienne porte moyenâgeuse de la cité et nous escaladions la Rabouillède, colline pierreuse couverte de fourrés de cistes, qui domine Mosset à l'est.

La montée était rude et malgré la fraîcheur du matin je soufflais, alors je m'accrochais à la queue de l'âne qui gravissait allègrement les nombreux lacets du sentier rocailleux. Mon grand-père, malgré ses soixante-dix ans passés, allait devant nous d'un pas égal ; ma grand-mère suivait, me racontant inlassablement de vieilles légendes ou des pieuses histoires dans le vieux catalan de notre région qu'elle émaillait d'expressions pittoresques si savoureuses et de vieux proverbes transmis de génération en génération.

Après une heure et demie de marche à travers les cistes et les genets, nous arrivions à la fontaine de la "Mesure", puis au Cortal composé d'une grande bergerie et d'une "casette" (caseta = petite maison) où nous prenions les repas.

J'avalais une grande écuellée de lait, puis je garnissais un petit sac de toile bleue de pain, de fromage, de saucisson et de fruits et je menais les vaches au pré pendant que mon grand-père donnait la liberté à son troupeau de brebis et de chèvres qui s'égaillaient dans les friches dans un bruit de claires sonnaillies.

A quelques centaines de mètres au-dessus du cortal, au milieu d'un cirque entouré de rochers sauvages, s'étendait un grand pré. Il était connu de tous les bergers du voisinage et de tous les chasseurs des villages voisins parce qu'il y avait une fontaine aux eaux fraîches et limpides au bord de laquelle s'élevait un platane ; chose curieuse car à une telle altitude, dans un lieu où les arbres étaient très rares, ce platane apparaissait comme une anomalie.

Pendant que les vaches brouaient paisiblement, je m'allongais béatement à l'ombre du platane et je tirais de mon sac un vieux livre que je ne manquais pas d'emporter au cortal chaque année : "Le tour de France de deux enfants" par Bruno. Les clochettes des vaches et le crissement des millions de sauteuses du pré berçaient le rêve qui m'emportait à la suite des aventures d'André et de Julien à travers la France.

L'air était d'une pureté sans égale ; vers le sud se dressait la masse splendide du Canigou où l'on distinguait quelques rares coulées de neige persistante ; dans la vapeur matinale je voyais à ses pieds les fumées de la petite ville de Prades ; j'étais heureux.

Parfois, quand la chaleur du jour commençait à tomber, j'escaladais les amas de rochers qui bordaient le pré vers le nord : l'un d'eux en forme de large cône et creusé de fentes et de curieuses vasques naturelles, me plaisait beaucoup. Je m'étais aménagé, sur son sommet, un coin où je me blottissais comme dans un nid et d'où je dominais le paysage. Je vivais là, comme un petit Robinson, des journées magnifiques. J'emmenais avec moi le chien de berger de grand-père, noir, velu, caressant, appelé "Farou". Il chassait pour son compte, dans les éboulis rocheux, les nombreux lapins qui s'y cachaient ; une fois même il s'introduisit dans un trou de renard ou blaireau, je l'entendis longtemps aboyer avec fureur et il revint assez penaud le museau ensanglanté.

J'eus un jour la bonne fortune de lui confisquer un jeune lapereau qu'il venait d'étrangler et que je rapportais fièrement, le soir venu, à la mère-grand.

Et les jours passaient, calmes, remplis d'une vie égale, loin de l'agitation des agglomérations. Aux approches de la nuit, je ramenais les deux vaches à leur étable et, après un sobre repas, je m'asseyais sur un banc de pierre devant la petite "casette" du cortal. Le silence montait, les insectes cessaient de bruir, parfois un renard glapissait dans le maquis des cistes ; le Madres, le Canigou devenaient rose, puis mauve, puis bleu foncé, les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel ; dans la grande vallée de Prades, vers le fond, les lumières clignotaient ; alors grand-mère me racontait une vieille histoire de Mosset, ou bien elle laissait errer à haute voix ses souvenirs sur la généalogie de notre famille, puis me parlait du bon Dieu avec une simplicité doucement persuasive et une foi naïve et absolue. La calme nuit montait des bas-fonds, puis nous montions au "pailler" et, roulés dans les draps, nous nous enfoncions dans la paille, creusant un nid où nous reposions en paix jusqu'au soleil levé pendant que des souris chassaient autour de nous les rares grains échappés au fléau.

Heureux temps, heureuse époque !